**La « métaphysique » d’Aristote**

**La science recherchée, science des premières causes, science divine**

Nous concevons d’abord le philosophe comme possédant la *totalité du savoir*, dans la mesure du possible, mais sans avoir la science de chaque objet en particulier. Ensuite, celui qui arrive à connaître les *choses ardues et présentant de grandes difficultés pour la connaissance humaine*, celui-là aussi est un philosophe (…) En outre, celui qui connaît *les causes* avec plus d’*exactitude* et qui est plus capable de les *enseigner* est, dans toute espèce de science, le plus philosophe ; et, parmi les sciences, celle que l’on choisit *pour elle-même*, et à seule fin de savoir, est plus philosophique qu’une science subordonnée : il ne faut pas, en effet, que le philosophe reçoive des lois, il faut qu’il en donne ; il ne faut pas qu’il obéisse à autrui, c’est à celui qui est moins philosophe de lui obéir.

(…) Il en résulte que la connaissance de toutes choses appartient nécessairement à celui qui possède la *science de l’universel*, car il connaît, d’une certaine manière, tous les cas particuliers qui tombent sous l’universel. Mais aussi il est extrêmement difficile pour les hommes d’arriver à ces connaissances les plus universelles, car elles sont le plus *en dehors de la portée des sens*. - Les sciences les plus exactes sont celles qui sont le plus sciences des *principes*, et celles qui partent de principes plus *simples* sont plus exactes que celles qui partent de principes plus complexe, comme l’arithmétique est plus simple que la géométrie (…) – *Connaître et savoir pour connaître et savoir*: tel est le caractère principal de la science du *suprême connaissable*, car celui qui veut connaître pour connaître choisira de préférence la science parfaite, c’est-à-dire la science du connaissable par excellence. Or le connaissable par excellence, ce sont *les principes et les causes*: c’est par eux et à partir d’eux que les autres choses sont connues, et ce ne sont pas les principes et les causes qui sont connus par les autres choses qui leur sont subordonnées. – La science la plus élevée, et qui est supérieure à toute science subordonnée, est celle qui *connaît en vue de quelle fin il faut faire chaque chose*. Et cette fin est le *bien* de chaque être, et, d’une manière générale, c’est le *souverain Bien* dans l’ensemble de la nature.

De toutes ces considérations il résulte que c’est à la *même* science que s’applique le nom de philosophie : ce doit être, en effet, la *science théorétique des premiers principes et des premières causes*, car le bien, c’est-à-dire la fin, est l’une de ces causes. – Qu’elle ne soit pas une science poétique, c’est ce que montre l’histoire des plus anciens philosophes. Ce fut, en effet, *l’étonnement* qui poussa, comme aujourd’hui, les premiers penseurs aux spéculations philosophiques. Au début, ce furent les difficultés les plus apparentes qui les frappèrent, puis, s’avançant ainsi peu à peu, ils cherchèrent à résoudre des problèmes plus importants, tels que les phénomènes de la Lune, ceux du Soleil et des Etoiles, enfin la genèse de l’Univers. Apercevoir une difficulté et s’étonner, c’est reconnaître sa propre ignorance (et c’est pourquoi *aimer les mythes* est, en quelque manière, se montrer philosophe, car le mythe est composé de merveilleux). Ainsi donc, si ce fut pour échapper à l’ignorance que les premiers philosophes se livrèrent à la philosophie, il est clair qu’ils poursuivaient la science en vue de connaître et non pour une fin utilitaire (…) Mais de même que nous appelons homme libre celui qui est à lui-même sa fin et n’est pas la fin d’autrui, ainsi cette science est aussi la seule de toutes les sciences qui soit *libre*, car *seule elle est sa propre fin*.

Aussi est-ce à bon droit qu’on pourrait estimer *plus qu’humaine* la possession de la philosophie. De tant de manières en effet la nature de l’homme est esclave que, suivant Simonide, « Dieu seul peut jouir de ce privilège », mais il est indigne de l’homme de ne pas se contenter de rechercher la science qui lui est proportionnée. Si, comme le prétendent les poètes, la divinité est naturellement jalouse, cette jalousie devrait surtout vraisemblablement s’exercer à l’endroit de la philosophie, et tous les hommes qui y excellent devraient être malheureux. Mais il n’est pas admissible que la divinité soit jalouse (selon le proverbe, « les poètes sont de grands menteurs »), et on ne peut pas penser non plus qu’une autre science serait plus précieuse, et celle-ci est seule la plus divine, à un double titre : une *science divine* est celle qu’il serait le plus digne pour Dieu de posséder, et qui traiterait des choses divines. Or la philosophie, seule, se trouve présenter ce double caractère : Dieu paraît bien être une cause de toutes choses et un principe, et une telle science, Dieu seul, ou du moins Dieu principalement, peut la posséder. Toutes les autres sciences sont donc plus nécessaires qu’elle, mais aucune ne l’emporte en excellence (A, 2)

**La science de l’être en tant qu’être**

*Il y a une science qui étudie l’être en tant qu’être et les attributs qui lui appartiennent essentiellement*. Elle ne se confond avec aucune des science dites particulières, car aucune de ces autres sciences ne considère en général l’être en tant qu’être, mais découpant une certaine partie de l’être, c’est seulement de cette partie qu’elles étudient l’attribut essentiel ; tel est le cas des sciences mathématiques. Mais puisque nous recherchons les principes premiers et les causes les plus élevées, il est évident qu’il existe nécessairement quelque réalité à laquelle ces principes et ces causes appartiennent en vertu de sa nature propre. Si donc les philosophes qui recherchaient les éléments des êtres recherchaient ces mêmes principes, il en résulte nécessairement que les éléments de l’être sont éléments de l’être non pas en tant qu’accident, mais en tant qu’être. C’est pourquoi nous devons aussi appréhender les causes premières de l’être en tant qu’être. (Γ, 1)

*Science de la substance*

Il est évident qu’il appartient à *une seule science* d’étudier tous les êtres en tant qu’êtres. Or, *la science a toujours pour objet propre ce qui est premier*, ce dont toutes les autres choses dépendent, et en raison de quoi elles sont désignées. Si donc c’est la substance, c’est des substances que le philosophe devra appréhender les principes et les causes.

Mais *pour chaque genre*, de même qu’il n’y a qu’une seule sensation, ainsi *il n’y a qu’une seule science*. Par exemple, une science unique, la grammaire, étudie tous les mots. C’est pourquoi une science génériquement une traitera de toutes les espèces de l’être en tant qu’être, et ses divisions spécifiques, des différentes espèces de l’être. – Maintenant, *l’être et l’un sont identiques* et d’une même nature, en ce qu’ils sont corrélatifs, sans qu’ils soient cependant exprimés dans une même notion (…), et, en effet, il y a identité entre ‘un homme’, ‘homme existant’ et ‘homme’, et on n’exprime pas quelque chose de différent, à raison du redoublement des mots ‘un homme est’ au lieu de ‘homme est’ (…) – La philosophie aura d’ailleurs *autant de parties qu’il y a de substances* et il y aura donc nécessairement, au nombre de ces branches de la philosophie, une *philosophie première*, et après, une *philosophie seconde*. L’être et l’un tombent, en effet, immédiatement sous certains genres, et c’est pourquoi les sciences aussi correspondront à ces genres ; car le philosophe est comme le mathématicien, au sens où ce mot est employé, car il y a aussi des parties dans les mathématiques ; il y a une science première, une science seconde, et d’autres sciences dérivées.(…)

Il est donc évident (…) qu’une seule science doit donner la raison de ces notions, aussi bien que de la substance ; c’était même une des difficultés que nous avions posées. Au reste*, il appartient au philosophe de pouvoir spéculer sur toutes ces choses*. Si ce n’est pas là l’office du philosophe, qui est-ce qui examinera si ‘Socrate’ est identique à ‘Socrate assis’, si une seule chose a un seul contraire, ce qu’est le contraire, en combien de sens il est pris ? (…)

De plus, des deux séries de contraires, l’une est privation de l’autre : or tous les contraires se ramènent à l’être et au non-être, à l’un et au multiple ; ainsi le repos appartient à l’un, le mouvement à la multiplicité. Presque tous les philosophes s’accordent d’ailleurs à reconnaître que les êtres et la substance sont constitués de contraires ; tous, du moins, prennent des contraires pour principes. Pour les uns, c’est l’Impair et le Pair, pour d’autres le Chaud et le Froid, pour d’autres, la Limite et l’Illimité, pour d’autres enfin l’Amitié et la Haine. Tous les autres contraires sont évidemment réductibles à l’un et au multiple (prenons comme accordée cette réduction), et les principes des autres philosophes viennent alors s’y ranger sans exception, comme sous des genres. Il résulte donc clairement de ces considérations aussi, qu’il appartient à une seule science de spéculer sur l’être en tant qu’être (…) – Ainsi donc, qu’il appartienne à une science unique d’étudier l’être en tant qu’être, et les attributs de l’être en tant qu’être, cela est évident ; et aussi cette même science théorétique étudiera non seulement les substances, mais encore leurs attributs, tant ceux dont nous avons parlé que des concepts tels que l’antérieur et le postérieur, le genre et l’espèce, le tout et la partie, et les autres notions de cette sorte. (*ibid*. 2, 1003b15-18)

*Science des premiers principes*

Il nous faut dire maintenant s’il appartient à une science unique ou à des sciences différentes d’étudier, en même temps que la substance, les vérité qui, en mathématiques sont appelée *axiomes*. Il est manifeste que leur examen est l’objet d’une seule et même science, et que cette science est celle du philosophe. En effet, les axiomes embrassent l’universalité des êtres, et non pas tel genre particulier, à l’exclusion des autres. Et si tous les hommes se servent des axiomes, c’est parce que les axiomes appartiennent à l’être en tant qu’être, et que chaque genre est être ; ils ne s’en servent toutefois que dans la mesure qui convient, c’est-à-dire dans la mesure où s’étend le genre sur lequel portent leurs démonstrations. Par conséquent, puisqu’il est évident que les axiomes s’appliquent à tous les êtres en tant qu’êtres (car l’être est ce qui est commun à toutes choses), c’est de la connaissance de l’être en tant qu’être que relève également l’étude de ces vérités. C’est précisément pourquoi aucun de ceux qui s’enferment dans l’investigation d’une science particulière ne s’est donné pour tâche de dire quoi que ce soit sur la vérité ou la fausseté de ces axiomes, ni le géomètre, ni l’arithméticien. Il n’y a eu, pour le tenter, que certains physiciens, dont l’attitude ne doit d’ailleurs pas surprendre, puisqu’ils croyaient être les seuls à examiner l’ensemble de la nature et l’être en général. Mais, du moment qu’il y a quelqu’un qui est encore au-dessus du physicien (car la nature est seulement un genre déterminé de l’être) c’est à lui qui étudie l’universel et la substance première, qu’appartiendra aussi l’examen de ces vérités… Par conséquent, celui qui connaît les êtres en tant qu’êtres doit être capable d’établir les principes les plus fermes de tous les êtres. Or celui-là, c’est le philosophe ; et le principe le plus ferme de tous se définit comme étant celui au sujet duquel il est impossible de se tromper : il est, en effet, nécessaire qu’un tel principe soit à la fois le mieux connu de tous les principes (car l’erreur porte toujours sur ce qu’on ne connaît pas) et inconditionné, car un principe dont la possession est nécessaire pour comprendre tout être quel qu’il soit, ne dépend pas d’un autre principe, et ce qu’il faut nécessairement connaître pour connaître tout être quel qu’il soit, il faut aussi le posséder nécessairement déjà avant toute connaissance. Evidemment, alors, un tel principe est le plus ferme de tous. Mais quel est-il ? Nous allons maintenant l’énoncer. C’est le suivant : *Il est impossible que le même attribut appartienne et n’appartienne pas en même temps, au même sujet et sous le même rapport*, sans préjudices de toutes les autres détermination qui peuvent être ajoutées, pour parer aux difficultés logiques. (ibid. 3)

**Science de l’être premier et de la première cause : théologie**

Les principes et les causes des êtres sont l’objet de notre investigation, mais il s’agit évidemment des êtres en tant qu’êtres. Il y a, en effet, une cause de la santé et du bien-être ; les objets des mathématiques ont aussi des principes, des éléments et des causes ; et, d’une manière générale, toute science discursive ; ou participant du raisonnement en quelque point, traite de causes et de principes plus ou moins rigoureux. Mais toutes ces sciences, concentrant leurs efforts sur un objet déterminé, sur un genre déterminé, s’occupent de cet objet, et non pas de l’être pris absolument, ni en tant qu’être, et elles n’apportent aucune preuve de l’essence. Mais prenant cette essence pour point de départ, les unes la font accessible aux sens, et les autres la posent comme hypothèse ; puis elles démontrent alors, avec plus ou moins de force, les propriétés essentielles du genre qu’elles ont pour objet. Par suite, il est manifeste que ce n’est pas une démonstration de la substance ou de l’essence qui peut sortir d’une telle induction, mais un autre mode de connaissance. Pareillement, ces sciences ne disent rien non plus de l’existence ou de la non-existence du genre dont elles traitent, parce que c’est à la même opération de l’esprit qu’il appartient de faire voir clairement, à la fois l’existence et l’essence de la chose.

La physique, étant elle aussi, en fait, la science d’un genre déterminé (à savoir, de cette sorte de substance qui possède en elle le principe de son mouvement et de son repos), il est évident qu’elle n’est ni une science pratique, ni une science poétique. En effet, d’une part, le principe de toute production réside dans l’artiste : c’est ou l’esprit, ou l’art, ou une capacité quelconque ; et, d’autre part, le principe de toute pratique réside dans l’agent : c’est le choix délibéré, car il y a identité entre l’objet de l’action et celui du choix. Par conséquent, toute pensée étant ou pratique, ou poétique, ou théorétique, la physique ne saurait être qu’une science théorétique mais théorétique de cette sorte d’être qui est susceptible de mouvement, et théorétique de la substance, et, le plus souvent, de la substance formelle mais non séparée de la matière. (…)

La Mathématique aussi est théorétique ; mais qu’elle soit la science d’êtres immobiles et séparés, c’est, pour le moment, loin d’être évident ; ce qui est tout au moins évident, c’est que certaines branches des mathématiques étudient ces êtres en tant qu’immobiles et en tant que séparés.

S’il y a quelque chose d’éternel, d’immobile et de séparé, c’est évidemment à une science théorétique (contemplative) qu’en appartient la connaissance. Toutefois cette science n’est assurément ni la physique (car la physique a pour objet certains êtres en mouvement), ni la mathématique, mais une science antérieure à l’une et à l’autre. La physique, en effet, étudie des êtres séparés, mais non immobiles, et quelques branches des mathématiques étudient des êtres, immobiles, il est vrai, mais probablement inséparables de la matière, et comme engagés en elle ; tandis que la science première a pour objet des êtres à la fois séparés et immobiles. – Maintenant, toutes les premières causes sont nécessairement éternelles, mais surtout les causes immobiles et séparées, car ce sont les causes des choses visibles parmi les choses divines. Il y a donc trois sciences théorétiques : la mathématique, la physique et la théologie. Nous l’appelons théologie : il n’est pas douteux, en effet, que si le divin est présent quelque part, il est présent dans cette nature immobile et séparée. Et la science par excellence doit avoir pour objet le genre par excellence. Ainsi, les sciences théorétiques sont les plus hautes des sciences, et la théologie est la plus haute des sciences théorétiques. On pourrait, en effet, se demander si la philosophie première est universelle, ou si elle traite d’un genre particulier et d’une seule réalité, distinction qu’on rencontre, au surplus, dans les sciences mathématiques : la géométrie et l’astronomie ont pour objet un genre particulier de la quantité, tandis que la mathématique générale étudie toutes les quantités en général. Nous répondrons que s’il n’y avait d’autre substance que celles qui sont constituées par la nature, la physique serait la science première, mais s’il existe une substance immobile, la science de cette substance doit être antérieure et doit être la philosophie première ; et elle est universelle de cette façon, parce que première. Et ce sera à elle de considérer l’être en tant qu’être, c’est-à-dire à la fois son essence et les attributs qui lui appartiennent en tant qu’être (E, 1)